cette paix, la discorde éclata entre les chefs à l'occasion de riches présents envoyés aux princes et à l'armée par Baudouin, prince d'Édesse. Les croisés circulaient librement dans l'intérieur de la place, et les Sarrasins venaient dans le camp latin. Bientôt le meurtre d'un chevalier nommé Wallon provoqua la rupture de la trêve; le siège recommença.

Mais ce n'était point à la patience et à la bravoure qu'il appartenait de conquérir Antioche; après sept mois de pénibles travaux, l'ambition et la ruse devaient servir en dernier lieu la cause des croisés. Bohémond, que de profanes espérances avaient entraîné en Orient, n'avait point vu sans jalousie la fortune de Baudouin; il osa jeter les yeux sur Antioche, et le hasard lui fit rencontrer un homme qui pouvait remettre cette place entre ses mains. Cet homme était un Arménien nommé Phirous, fils d'un fabricant de cuirasses; inquiet et remuant, il avait passé de la foi chrétienne à la foi musulmane pour mieux avancer sa fortune. Il était parvenu à obtenir la confiance d'Accien, qui l'avait admis à son conseil; Phirous commandait trois des principales tours de la ville, qu'il défendit d'abord avec zèle; lassé d'une fidélité stérile, il n'était pas homme à reculer devant la trahison, si la trahison pouvait lui devenir plus profitable.

Phirous et Bohémond se devinèrent à la première vue. Le prince de Tarente fit au renégat les plus magnifiques promesses. Phirous, pour assurer Bohémond de son dévouement ou pour excuser sa trahison, disait que Jésus lui était apparu, et qu'il lui avait conseillé de livrer Antioche aux chrétiens. Lorsque Bohémond fut convenu avec Phirous des moyens d'exécuter les projets qu'ils avaient longtemps médités, il fit assembler les principaux chefs de l'armée chrétienne; il exposa les maux qu'on avait déjà soufferts, les maux dont on était encore menacé, et conclut en disant qu'il fallait de toute nécessité entrer dans Antioche, et que tous les moyens seraient bons pour obtenir cette conquête. Plusieurs chefs comprirent l'arrière-pensée de Bohémond; on répétait qu'il était injuste qu'un chef recueillît le fruit des travaux de tous; on écartait l'idée d'obtenir la place au prix de quelque stratagème, de quelque artifice dont il fallait laisser l'invention à des femmes.

Bohémond, que l'histoire a surnommé l'Ulysse des Latins, ne renonce point à son projet; il répand d'alarmantes nouvelles. Les chrétiens apprennent bientôt que Kerbogâ, prince de Mossoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes rassemblés

sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Les chefs se réunissent de nouveau; Bohémond parle des grands périls qui menacent les croisés; le temps presse, dit-il, demain peut-être il ne sera plus temps d'agir. Il annonce aux chefs que l'étendard de la croisade peut flotter en quelques heures sur les murailles d'Antioche, et montre les lettres de Phirous, qui promettait de livrer les trois tours qu'il commandait; celui-ci ne voulait avoir affaire qu'à Bohémond; il exigeait pour prix de ce service que Bohémond restât maître d'Antioche; le danger devenait tous les jours plus pressant; il était honteux de fuir, imprudent de combattre; la crainte fit taire tous les intérêts de la rivalité. Tous les chefs, excepté l'inflexible Raymond, se réunirent pour accorder à Bohémond la principauté d'Antioche; le prince de Tarente fixa au lendemain l'exécution du projet.

Pour laisser les assiégés dans la plus grande sécurité, les croisés, quelques heures avant la nuit, sortirent du camp comme pour se diriger vers la route par laquelle devait arriver le prince de Mossoul; à la tombée de la nuit ils revinrent en silence sous les murs d'Antioche, et s'arrêtèrent au côté occidental de la ville, près de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous. Au milieu des ténèbres de la nuit, et lorsque la garnison d'Antioche était plongée dans un profond sommeil, un Lombard appelé Payen, envoyé par Bohémond, monte dans la tour des Trois-Sœurs par une échelle de cuir; Phirous dit que tout est prêt: pour mieux assurer son dessein, il venait de tuer un de ses frères dont il se défiait. Bohémond monte lui-même par l'échelle de cuir; d'autres guerriers montent ensuite, et bientôt les bataillons chrétiens inondent les rues d'Antioche. Plus de dix mille habitants périrent dans la nuit. Accien sortit par une petite porte du nord-est de la ville; des bûcherons arméniens, l'ayant reconnu, lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent aux nouveaux maîtres d'Antioche. Dès le point du jour on avait vu le drapeau rouge de Bohémond flotter sur une des plus hautes tours de la ville. La destinée de Phirous ne reçut ni grand éclat ni grand bonheur de cette trahison: redevenu chrétien, il suivit les croisés à Jérusalem, mourut musulman deux ans après, abhorré des deux partis qu'il avait tour à tour servis et abandonnés.

C'est ainsi que la ville d'Antioche fut prise, dans les premiers jours de juin 1098. Le siège avait duré plus de huit mois. On célébra la conquête par des banquets et des danses; mais des jours mauvais étaient encore réservés aux vainqueurs de la capitale

syrienne. Assiégés par l'armée de Kerbogâ, les chrétiens eurent à subir une effroyable famine. On apprit alors que l'empereur Alexis s'était avancé dans l'Asie Mineure jusqu'à Philomelium pour venir secourir les croisés à Antioche, et que, trompé par des récits sur la situation désespérée des pèlerins, il avait repris le chemin de Constantinople.

Antioche avait été prise; mais la citadelle de la ville, construite sur le troisième mamelon de la montagne à l'orient, était restée au pouvoir des Turcs. La garnison de la citadelle, par une petite porte ouverte du côté du nord-est, recevait chaque jour des renforts de l'armée de Kerbogâ, et portait quelquefois le carnage jusque dans les rues d'Antioche. Vaine provocation! la famine avait amené parmi les chrétiens une morne et fatale indifférence. Mais le salut devait leur venir de l'excès même de leurs calamités. Un jour, un pauvre prêtre de Marseille appelé Bathélemy se présenta au conseil des chefs, et raconta que trois fois, durant son sommeil, saint André lui était apparu; l'apôtre lui avait ordonné d'aller dans l'église Saint-Pierre à Antioche, d'y creuser la terre près du maître-autel pour trouver le fer de la lance qui perça le flanc du Rédempteur; ce fer sacré, porté à la tête de l'armée, devait donner la victoire aux chrétiens. La lance fut trouvée au lieu indiqué; la vue du fer mystérieux répandit dans toutes les âmes le zèle, l'espoir, la force et la joie : ce peuple de pâles fantômes dévorés par la famine devint tout à coup un peuple invincible. On décida de livrer bataille à Kerbogâ, dont les tentes couvraient les hauteurs orientales d'Antioche et les rives de l'Oronte.

Sortie par la porte du Pont, l'armée chrétienne, partagée en douze corps, s'étendit en ordre de bataille de manière à occuper toute la vallée depuis la porte du Pont jusqu'aux Montagnes-Noires, situées à une heure au nord d'Antioche. Ainsi rangés, les croisés empêchaient que l'ennemi ne s'emparât des abords de la place et qu'il ne les enveloppât. Bientôt les clairons donnèrent le signal du combat; les porte-bannières marchaient en avant. Ces chrétiens, qui naguère mouraient de faim, se précipitèrent avec une miraculeuse ardeur sur les innombrables bataillons du sultan de Mossoul; la victoire resta aux guerriers de la croix; jamais la bravoure humaine n'avait produit rien de pareil. Au rapport des historiens, cent mille musulmans tombèrent dans la vallée qui sépare Antioche des Montagnes-Noires, sur les rives de l'Oronte et sur le chemin d'Alep. Kerbogâ dut son salut à la rapidité d'un coursier. Quatre mille croisés perdirent la vie. Le butin de cette journée fut

immense. Il fallut plusieurs jours pour transporter dans la ville les dépouilles des vaincus.

Le premier soin des croisés après leur victoire fut de rétablir dans Antioche le culte de Jésus-Christ; une partie des trésors enlevés aux Sarrasins servit à orner les temples chrétiens. Puis les princes de l'armée, les patriarches d'Antioche et les chefs du clergé latin écrivirent aux peuples d'Occident pour leur raconter les travaux et les victoires des pèlerins.